

* Commentaires du 8 juillet 2012 *

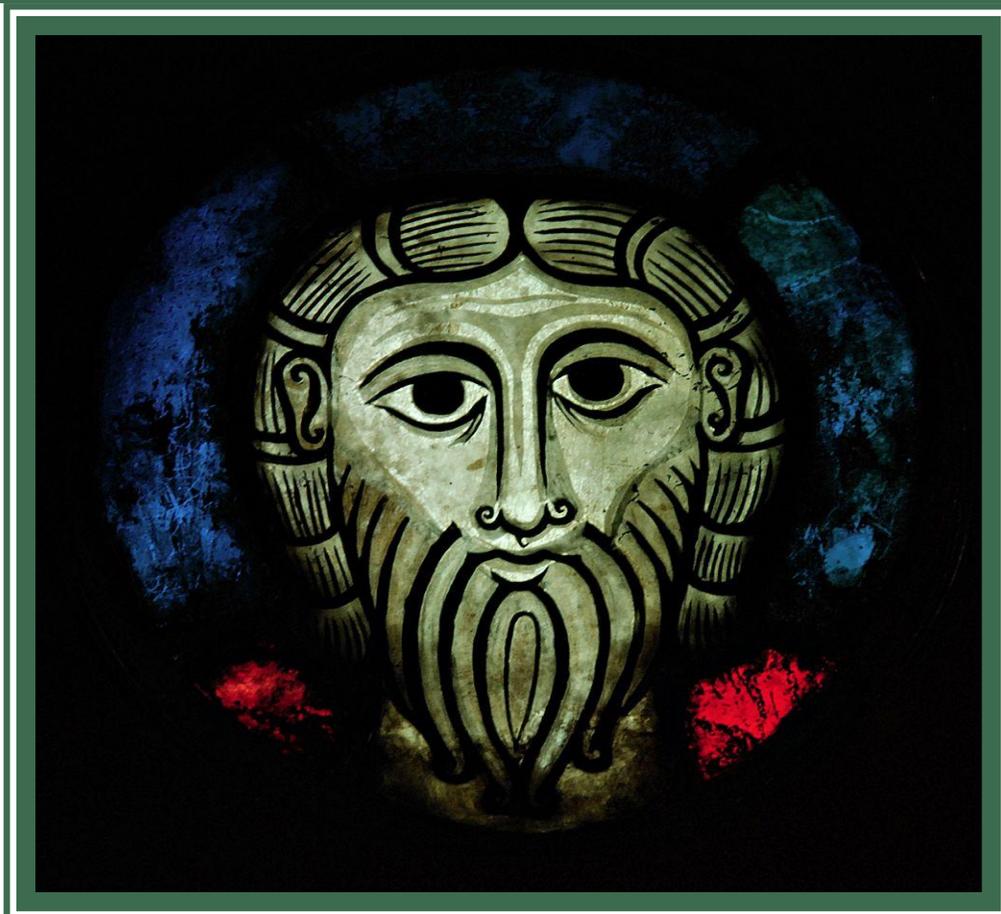


Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

14^e dimanche du temps ordinaire, Année B :

» // s'étonna de leur manque de foi. «



1. Les textes de ce dimanche

1. Ez 2, 2-5
2. Ps 122, 1-2ab, 2cdef, 3-4
3. 2Co 12, 7-10
4. Mc 6, 1-6

PREMIÈRE LECTURE : Ez 2, 2-5

Livre d'Ezékiel

2

- 02 L'esprit vint en moi, il me fit mettre debout, et j'entendis le Seigneur qui me parlait ainsi :
- 03 « Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers ce peuple de rebelles qui s'est révolté contre moi. Jusqu'à ce jour, eux et leurs pères se sont soulevés contre moi,
- 04 et les fils ont le visage dur, et le cœur obstiné. C'est à eux que je t'envoie, et tu leur diras : 'Ainsi parle le Seigneur Dieu...'
- 05 Alors, qu'ils écoutent ou qu'ils s'y refusent – car c'est une engeance de rebelles –, ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux.

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Ez 2, 2-5

Rassurez-vous, les paroles que Dieu a adressées à Ézékiel ne se sont pas limitées à ce que nous venons d'entendre ! Ce texte n'est qu'une toute petite partie du long récit de la vocation d'Ézékiel, dans les premiers chapitres de son livre. À ne s'en tenir qu'aux quelques versets proposés pour ce dimanche, l'appel de Dieu semblerait un peu court et sévère ; aurait-il suffi à galvaniser Ézékiel pour des années ? Mais c'est oublier dans quel climat ont résonné ces paroles. Quand Dieu envoie en mission, il donne toujours la force nécessaire : pour Ézékiel, ce fut une vision grandiose, inoubliable dont le souvenir désormais soutiendrait tous ses efforts.

Nous sommes à Babylone, au tout début de l'Exil, avec la première vague des déportés chassés de Jérusalem par Nabuchodonosor en 597. Très loin, là-bas, sur la colline de Sion, le Temple est encore debout et Dieu y réside toujours puisqu'il l'a promis. Mais alors que reste-t-il aux exilés ? Désormais loin de Dieu, il ne leur reste que leurs yeux pour pleurer apparemment, en attendant des jours meilleurs.

Mais voilà que Dieu s'adresse à Ézékiel, ici, bien loin de la mère-patrie et du Temple : c'est la première très Bonne Nouvelle de ce livre : Dieu n'est pas assigné à résidence à Jérusalem, il est également présent à Babylone, au bord du fleuve Kebar, là où est déporté son peuple. Ézékiel voit les cieux s'ouvrir et le voilà plongé dans un univers de beauté indicible : plus tard il tentera bien de raconter sa vision, mais pour tous ceux qui n'y ont pas

assisté, c'est proprement inimaginable : dans un univers de flammes, de feu, de pierres précieuses, de torches vivantes à visages d'hommes, d'animaux ailés, se déplaçait en tournoyant le chariot qui portait le trône de Dieu. Indicible, inracontable, peut-être, mais le feu qui émane du trône de Dieu vient d'embraser l'âme d'Ezéchiël, il est armé pour sa mission.

Laquelle promet d'être difficile : « Fils d'homme, je t'envoie vers les fils d'Israël, vers ce peuple de rebelles qui s'est révolté contre moi. » On a peut-être un peu trop l'habitude de croire que le peuple en Exil à Babylone ne faisait qu'un autour de ses prêtres et de ses prophètes, dans la fidélité à la Loi et l'espérance du retour. En fait, si l'on en croit ce texte, les choses étaient moins simples. Il est probable que, là-bas, au contact de l'idolâtrie ambiante, les tentations d'abandonner la foi juive ont été très fortes. D'autant plus qu'en pareil cas, si l'on veut survivre loin du pays, il faut bien s'adapter. Certains pensent probablement que l'intransigeance n'est pas le bon plan.

Par ailleurs, à l'époque, une question se posait : si nous sommes le peuple vaincu, n'est-ce pas une preuve que notre Dieu est moins puissant que les autres ? Et, du coup, certains étaient tentés de changer de religion.

On devine à travers ces lignes que le prophète aura fort à faire, le mot « rebelles » revient plusieurs fois sous sa plume : « C'est une engeance de rebelles... Jusqu'à ce jour, eux et leurs pères se sont soulevés contre moi, et les fils ont le visage dur, et le cœur obstiné. » On pourrait diagnostiquer une « rébellion congénitale » en quelque sorte ! Thème connu bien avant Ézéchiël : déjà Moïse s'en plaignait : ce n'est pas un hasard s'il avait transformé le nom de l'étape de Rephidim dans le Sinai en Massa et Meriba (épreuve et querelle) en souvenir des récriminations continues du peuple pendant l'Exode.

Des siècles plus tard, à l'orée de l'Exil, justement, méditant cette rude expérience de Moïse, le livre du Deutéronome lui faisait dire : « Souviens-toi, n'oublie pas que tu as irrité le Seigneur ton Dieu dans le désert. Depuis le jour où tu es sorti d'Égypte, jusqu'à votre arrivée ici, vous avez été en révolte contre le Seigneur... Et le Seigneur m'a dit : Je vois ce peuple : eh bien ! C'est un peuple à la nuque raide ! » (Dt 9, 7. 13).

Dans le texte d'aujourd'hui, le reproche est particulièrement cinglant : car le peuple est comparé à Pharaon lui-même, le modèle de l'endurcissement du cœur ! (Au verset 4, quand le prophète dit : « les fils ont le cœur obstiné », il emploie exactement le même mot hébreu que celui qui avait caractérisé le roi d'Égypte dans le livre de l'Exode : « Le cœur du Pharaon resta endurci » Ex 7, 13). C'est donc la suprême injure. Voilà Ézéchiël bien prévenu ; et ce peuple est si rebelle que le prophète, à n'en pas douter, aura fort à faire pour se faire entendre et justifier son autorité ; c'est pourquoi il précise bien qu'il ne parle pas de lui-même : « L'Esprit vint en moi, il me fit mettre debout », et cette parole n'est pas la sienne ; il prend bien soin de préciser : Ainsi parle le Seigneur Dieu... Au verset suivant, Dieu invitera son porte-parole à garder courage : « Écoute, fils d'homme, n'aie pas peur d'eux et n'aie pas peur de leurs paroles, tu es au milieu de contradicteurs et d'épines, tu es assis sur des scorpions ; n'aie pas peur de leurs paroles et ne t'effraie pas de leurs visages, car c'est une engeance de rebelles. Tu leur diras mes paroles, qu'ils t'écoutent ou qu'ils ne t'écoutent pas : ce sont des rebelles. » (Ez 2, 6).

Mais, précisément, à travers la gravité même des reproches adressés par Dieu à son peuple, on peut lire la deuxième très Bonne Nouvelle du texte de ce dimanche : ce peuple

est dur et indocile, soit ; eh bien, même cela n'arrête pas la fidélité de Dieu à son Alliance : quelle que soit leur attitude, d'écoute ou de refus « ils sauront qu'il y a un prophète au milieu d'eux. » Traduisez, ils sauront que Dieu continue de leur parler, de les appeler.

PSAUME : Ps 122, 1-2ab, 2cdef, 3-4

Psaume 122/123

R/ *Nos yeux levés vers toi, Seigneur, espèrent ta pitié*

- 01 Vers toi j'ai les yeux levés,
vers toi qui es au ciel.
- 2a Comme les yeux de l'esclave
2b vers la main de son maître, +
- 2c comme les yeux de la servante
2d vers la main de sa maîtresse, *
2e nos yeux, levés vers le Seigneur notre Dieu,
2f attendent sa pitié.
- 03 Pitié pour nous, Seigneur, pitié pour nous :
notre âme est rassasiée de mépris.
- 04 C'en est trop, nous sommes rassasiés *
du rire des satisfaits, du mépris des orgueilleux !

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 122, 1-2ab, 2cdef, 3-4

La première ligne de ce psaume dans la Bible précise qu'il s'agit d'un « cantique des montées » : c'est-à-dire l'un des quinze psaumes (de 120 à 134) composés tout exprès pour être chantés pendant la marche des trois pèlerinages annuels à Jérusalem. Mais parmi les quinze, celui-ci a une tonalité très particulière que seule l'histoire peut éclairer.

Si l'on en croit les livres d'Esdras et de Néhémie, après l'Exil à Babylone, les rescapés revenaient au pays pleins d'ardeur : à peine arrivés, avant même d'avoir pu reconstruire le Temple, ils rétablirent le culte dans des installations de fortune. Ils avaient pour eux l'ordre de Cyrus, le nouveau maître du monde, celui qui avait conquis Babylone et renvoyé les exilés chez eux, en 538, avec l'ordre de reconstruire leurs villes et leurs temples. Mais la peur les tenaillait quand même (Esd 3, 3), car en leur absence, d'autres s'étaient installés à Jérusalem ; d'autres qui ne voyaient pas d'un très bon œil le retour des exilés. Ces derniers commencèrent quand même à poser les fondations du nouveau temple ; Zorobabel avait pris la direction des opérations. Mais ils avaient à peine commencé que les oppositions s'affirmèrent : le conflit s'envenima tellement qu'il parvint aux oreilles de l'administration perse et les travaux furent arrêtés. On a plusieurs versions des faits, différentes évidemment, selon la source : pour les uns, Zorobabel, le meneur des nouveaux venus, les exilés de retour, fut trop exigeant sur les garanties de fidélité des gens du pays qui voulaient participer également aux travaux. Pour les autres, ce sont des gens du pays, qui dénoncèrent les travaux de Zorobabel à l'administration perse comme un acte

d'insoumission et de révolte larvée. Les travaux ne reprirent qu'en 520 à l'appel des prophètes Aggée et Zacharie.

C'est dans ce climat de soupçon qu'est née la prière de notre psaume : ceux qui sont revenus avec Zorobabel, pleins d'espoir, n'en finissent pas de déchanter. On lit ici leur humiliation. Ceux que l'on trouve en place, font figure de gens installés, en regard de la pauvreté des rapatriés : qui d'autre que Dieu pourrait faire valoir leurs droits ? « Pitié pour nous, Seigneur, pitié pour nous : notre âme est rassasiée de mépris. C'en est trop, nous sommes rassasiés du mépris des orgueilleux. » Une fois de plus, apparemment, ce n'est pas la foi qui paie !

Bien longtemps après, les pèlerins qui « montent » au Temple de Jérusalem en pèlerinage, pour les trois grandes fêtes annuelles, se remémorent cette période difficile ; et on évoque les souffrances de ceux à qui on doit sa reconstruction, envers et contre tout. On n'a pas de mal à épouser leurs sentiments, car l'humiliation n'est pas terminée et l'humilité reste de mise. Le Temple est reconstruit, certes, mais Israël n'a pas recouvré sa totale indépendance (sauf la courte période hasmonéenne, 142-63 av J.C., plus tardive) ; et jusqu'à la venue du Messie, on suppliera inlassablement « Pitié pour nous, Seigneur, pitié pour nous. »

L'appel au secours « Vers toi j'ai les yeux levés, vers toi qui es au ciel » est l'une des expressions habituelles de l'adoration et de la confiance ; elle revient quatre fois dans le psaume d'aujourd'hui ; je vous en cite quelques autres toutes extraites d'autres psaumes : « J'ai toujours les yeux sur le Seigneur, car il dégage mes pieds du filet. » (Ps 25, 15) ; « Ta fidélité est restée devant mes yeux. » (Ps 26, 3) ; « Mes yeux se sont usés à force d'attendre mon Dieu » (Ps 69, 4) ; « Mes yeux se sont usés à chercher tes ordres, et je dis : Quand me consoleras-tu ? » (Ps 119, 82) ; « Mes yeux se sont usés à attendre ton salut et à chercher les ordres de ta justice. » (Ps 119, 123) ; « Les yeux sur toi, Dieu Seigneur, je me suis réfugié près de toi ; ne me laisse pas rendre l'âme ; garde-moi du filet qu'on m'a tendu et des prières des malfaisants. » (Ps 141, 8) ; « Les yeux sur toi, ils espèrent tous, et tu leur donnes la nourriture en temps voulu ; tu ouvres ta main et tu rassasies tous les vivants que tu aimes. » (Ps 145, 15-16). Tous ces versets nous montrent à quel point le thème du regard est présent dans la Bible.

Autre image de confiance, la référence à la main de Dieu : c'est elle qui a depuis toujours protégé, guidé, comblé Israël. C'est ainsi qu'on évoque le passage de la Mer : « Israël vit avec quelle main puissante le Seigneur a agi contre l'Égypte » (Ex 14, 31). « Le Seigneur, votre Dieu, a asséché devant vous les eaux du Jourdain jusqu'à ce que vous ayez passé, comme il l'avait fait pour la Mer des Joncs qu'il assécha devant nous jusqu'à ce que nous ayons passé, afin que tous les peuples de la terre sachent comme est forte la main du Seigneur. » (Jos 4, 24). Cette main du Seigneur tient toute la terre : « Dans la main du Seigneur est le gouvernement de la terre » (Si 10, 4), mais elle tient plus encore son peuple élu : « Car moi, le Seigneur, je suis ton Dieu qui tient ta main droite, qui te dit : ne crains pas, c'est moi qui t'aide » (Is 41, 13) ; « C'est moi le Seigneur, je t'ai appelé selon la justice, je t'ai tenu par la main, et je t'ai mis en réserve... » (Is 42, 6). « Vous êtes dans ma main, gens d'Israël, comme l'argile dans la main du potier. » (Jr 18, 6). En fait, en hébreu, on le voit bien ici, le mot main signifie également « pouvoir », « puissance ».

Pour terminer je laisse la parole encore une fois à Isaïe : « Non, la main du Seigneur n'est pas trop courte pour sauver, son oreille n'est pas trop dure pour entendre. Mais ce sont vos perversités qui ont mis une séparation entre vous et votre Dieu ; ce sont vos fautes qui ont

tenu son visage caché loin de vous, trop loin pour qu'il vous entende. Vos paumes, en effet, sont tachées par le sang et vos doigts par la perversité, vos lèvres profèrent la tromperie, votre langue roucoule la perfidie. » (Is 59, 1). On comprend bien ici pourquoi le psaume implore trois fois « Pitié », mais sans oublier que « la main du Seigneur n'est pas trop courte pour sauver »

DEUXIÈME LECTURE : 2Co 12, 7-10

Deuxième lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

12

- 07i Frères, les révélations que j'ai reçues sont tellement exceptionnelles que, pour m'empêcher de me surestimer, j'ai dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour m'empêcher de me surestimer.
- 08 Par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi.
- 09 Mais il m'a déclaré : « Ma grâce te suffit : ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. » Je n'hésiterai donc pas à mettre mon orgueil dans mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi.
- 10 C'est pourquoi j'accepte de grand cœur pour le Christ les faiblesses, les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes. Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 2Co 12, 7-10

Comme Ézéchiël (voir première lecture, Ez 2), Paul a bénéficié de visions et révélations exceptionnelles ; l'un comme l'autre y ont puisé la force de poursuivre leur mission. Pas question de devenir orgueilleux pour autant, leurs auditeurs se chargeant de les ramener sans cesse à l'humilité. « Nul n'est prophète en son pays » est un dicton connu et vécu en Israël bien avant la venue de Jésus-Christ. Mais Paul avait apparemment une autre raison, meilleure encore, de rester humble : si l'on en croit ce texte, il portait en lui-même un rappel permanent de sa petitesse : « pour m'empêcher de me surestimer, j'ai dans ma chair une écharde, un envoyé de Satan qui est là pour me gifler, pour m'empêcher de me surestimer. »

Nous ne saurons jamais ce qu'était concrètement « l'écharde dans la chair » qui le faisait tant souffrir : toutes les hypothèses ont été proposées, mais lui ne le précise jamais. On peut néanmoins en énumérer quelques-unes : lui-même, pour commencer, reconnaît avoir été malade : « Vous le savez bien, ce fut à l'occasion d'une maladie que je vous ai, pour la première fois, annoncé la bonne nouvelle ; et, si éprouvant pour vous que fût mon corps, vous n'avez montré ni dédain, ni dégoût. Au contraire, vous m'avez accueilli comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus. » (Ga 4, 13-15).

Une autre source de souffrance fut incontestablement pour lui le rejet de la bonne nouvelle par ses frères de race ; il en parle longuement dans la lettre aux Romains (chapitres 9 à 11) : « En Christ je dis la vérité, je ne mens pas, par l'Esprit Saint ma conscience m'en rend témoignage : j'ai au cœur une grande tristesse et une douleur incessante. Oui, je souhaiterais être anathème, être moi-même séparé du Christ pour mes frères, ceux de ma race selon la chair... » (Rm 9, 1-3).

On peut aussi imaginer une autre source de souffrance secrète, intarissable : la culpabilité, le remords d'avoir été, dans un premier temps, le persécuteur des Chrétiens de la première heure. Impossible, peut-être pour lui, de faire table rase de ce passé honteux. Cette persécution qu'il a pratiquée (cf. Ac 7, 58 ; 9, 1 ; 22, 4), il l'endure lui-même à son tour et tout ce qu'il subit désormais, dans la fierté de souffrir pour le Christ, réveille en même temps sa honte. Une seule issue, reconnaître humblement sa faiblesse et se mettre tel quel à la disposition du Christ pour l'œuvre d'évangélisation. À ce prix, il expérimente combien la force du Christ est puissante dans ceux qui s'y abandonnent : « J'accepte de grand cœur pour le Christ les faiblesses, les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes. Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

D'autre part, il est mieux placé que quiconque pour savoir que la persécution est à peu près inévitable pour les Apôtres ; là encore, il peut parler d'expérience : dès sa conversion et ses premières prédications à Damas, il a été attaqué physiquement et il a fallu pour le sauver lui faire quitter la ville en le descendant dans une corbeille le long de la muraille (Ac 9, 20-25). Un peu plus loin, dans cette même lettre aux Corinthiens que nous lisons aujourd'hui, il récapitule tout ce qu'il a dû subir à cause de sa prédication : « Des Juifs, j'ai reçu cinq fois les trente-neuf coups, trois fois, j'ai été flagellé, une fois, lapidé, trois fois, j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme. Voyages à pied, souvent, dangers des fleuves, dangers des brigands, dangers de mes frères de race, dangers des païens, dangers dans la ville, dangers dans le désert, dangers sur mer, dangers des faux frères ! Fatigues et peines, veilles souvent ; faim et soif, jeûne souvent ; froid et dénuement ; sans compter tout le reste, ma préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Eglises. » (2 Co 11, 24-28). Vu le ton, on a l'impression qu'il s'en vanterait presque : et c'est vrai puisque les épreuves sont le lieu même où se manifeste aux yeux de tous la vraie source de sa force, non pas en lui-même, mais dans le soutien permanent de la présence du Christ en lui.

Ce contraste que l'on pourrait appeler « faiblesse et force » des Apôtres ne peut que tourner à la gloire de Dieu, puisque dans l'extrême faiblesse des apôtres et grâce à elle, la force de résurrection du Christ est manifestée. Ainsi, paradoxalement, Paul se glorifie de sa faiblesse : « S'il faut s'enorgueillir, je mettrai mon orgueil dans ma faiblesse. » (2 Co 11, 30). Il y revient souvent dans cette lettre (cf. 2 Co 4, 8-11, lecture du 9ème dimanche), dès le début par exemple : « Le péril que nous avons couru en Asie (à Éphèse) nous a accablés à l'extrême, au-delà de nos forces, au point que nous désespérions même de la vie. Oui, nous avons reçu en nous-mêmes notre arrêt de mort, ainsi notre confiance ne pouvait plus se fonder sur nous-mêmes, mais sur Dieu qui ressuscite les morts. » (1, 8 - 9). Puis au chapitre 6 : « Nous nous recommandons en tout comme ministres de Dieu par une grande persévérance dans les détresses, les contraintes, les angoisses, les coups, les prisons, les émeutes, les fatigues, les veilles, les jeûnes... Dans la gloire et le mépris, dans la mauvaise et la bonne réputation ; tenus pour imposteurs et pourtant véridiques, inconnus et pourtant bien connus, moribonds et pourtant nous vivons, châtiés sans être exécutés, attristés mais toujours joyeux, pauvres, et faisant bien des riches, n'ayant rien, nous qui pourtant possédons tout ! » (6, 4... 10). Notre texte de ce dimanche est dans cette ligne : extraordinaire bonne nouvelle, une fois encore ! Notre faiblesse n'est pas une entrave à l'évangélisation ! C'est peut-être même le contraire...

Lorsque Paul a prié, par trois fois, comme son maître à Gethsémani, pour que cette souffrance s'éloigne de lui : « Par trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi », le Seigneur lui a simplement répondu : « Ma grâce te suffit : ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse. »

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

6

- 01 Jésus est parti pour son pays, et ses disciples le suivent.
- 02 Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. Les nombreux auditeurs, frappés d'étonnement, disaient : « D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? »
- 03 N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? » Et ils étaient profondément choqués à cause de lui.
- 04 Jésus leur disait : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison. »
- 05 Et là il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains.
- 06 Il s'étonna de leur manque de foi. Alors il parcourait les villages d'alentour en enseignant.

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 6, 1-6

D'après l'évangile de Marc, Jésus a quitté son village de Nazareth au début de sa vie publique pour rejoindre Jean-Baptiste au bord du Jourdain et se faire baptiser (1, 9). Puis il a commencé sa prédication en parcourant une partie de la Galilée ; il est même allé de l'autre côté de la mer de Tibériade, dans les villes de la Décapole (chap. 5). Quand il s'installe quelque part, Capharnaüm semble être sa ville d'élection ; il n'est plus question de Nazareth pendant les cinq premiers chapitres de Marc ; quant à son entourage, il s'est choisi des amis, qu'il appelle ses disciples (3, 13). Comment réagit sa famille ? Marc note seulement au chapitre 3 l'opposition de quelques-uns qui le croyaient devenu fou.

Les autres sont visiblement partagés : nombreux sont ceux qui ont été séduits par Jésus, par son enseignement et ses miracles ; les Pharisiens et leurs scribes, quant à eux, ont déjà à plusieurs reprises manifesté leur hostilité ; certains ont même déjà décidé de se débarrasser de lui (3, 6) : son crime, guérir des malades, n'importe quand, et même le jour du sabbat !

Et voici, avec l'évangile de ce dimanche, que Jésus revient pour la première fois dans son village de Nazareth. Sa réputation l'a-t-elle précédé ? Probablement, puisqu'on s'inquiète déjà de lui à Jérusalem (3, 22), et que, dès le début du texte, Marc nous rapporte la question de ses auditeurs : « D'où cela lui vient-il ... ces grands miracles qui se réalisent par ses mains ? » Voici donc l'enfant du pays de retour à la synagogue un matin de shabbat. Marc note seulement la présence de ses disciples : « Jésus est parti pour son pays, et ses disciples le suivent. » Puis il ne parle plus d'eux ; eux vont assister à la scène, sans intervenir, apparemment, mais cela leur servira de leçon pour l'avenir qui les attend eux-

mêmes. Car si, jusqu'à présent, Jésus avait déjà rencontré des oppositions, ici, c'est bien pire, il essuie un véritable échec : au point de ne même plus pouvoir accomplir un seul miracle (v. 5) ; son propre village le refuse : toute l'attention du récit se concentre en effet sur la réaction des anciens voisins de Jésus ; dubitatifs au début, ils deviennent peu à peu franchement hostiles.

Tout commence par des questions bien humaines : « Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?... N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, et le frère de Jacques, de José, de Jude et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? »

Un mot, d'abord, sur ses frères : ce sont en réalité ses cousins : deux (Jacques le Petit et José) seront plus tard présentés par Marc comme fils d'une autre Marie, (cf. 15, 40 - 47.)*

Je reviens à la phrase : « Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?... N'est-il pas le charpentier, le fils de Marie... ? » Traduisez : son enseignement et ce qu'on sait de son action dans la région en font un personnage hors du commun ; or, nous savons bien, nous d'où il sort ; il est comme nous, rien de plus ; d'où lui viendraient ses pouvoirs ? Si c'était un prophète, on l'aurait su, déjà ; il y a incompatibilité entre la grandeur de Dieu et la modestie de ses origines humaines. C'est bien le drame d'une partie des contemporains du Christ, semble dire Marc : enfermés dans leurs idées sur Dieu, ils n'ont pu le reconnaître quand il est venu.

Marc revient très souvent sur cette question que pose la personnalité de Jésus : à Capharnaüm, déjà, les gens « se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que cela ? Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité ! Il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent. » (1, 27). Quelques jours plus tard, après la guérison du paralytique, les scribes s'interrogeaient : « Qui peut pardonner les péchés sinon Dieu seul ? » (2, 7) ; sur le lac, après qu'il eut apaisé la tempête, les apôtres se demandaient aussi : « Qui donc est-il, pour que même le vent et la mer lui obéissent ? » (4, 41).

À Nazareth (6, 2), comme à Capharnaüm (1, 22), les assistants ont d'abord été « frappés d'étonnement » ; mais à Nazareth, les choses ont mal tourné, l'étonnement a viré au scandale : ici, Marc a certainement choisi volontairement le mot grec (skandalon) qui évoquait la pierre d'achoppement dont parlait Isaïe ; imaginez un chef de chantier qui se trouve devant une pierre de forme imprévue : soit il l'intègre à sa construction dont elle devient une pierre maîtresse ; soit il la méprise, et la laisse traîner sur le chantier, au risque de buter dessus. Cette image illustre pour Isaïe le contraste entre celui qui croit et celui qui refuse de croire. Pour celui qui croit, le Seigneur est son rocher, comme disent certains psaumes, sa sécurité ; mais ceux qui refusent de croire se privent eux-mêmes de cette sécurité et le choix des autres devient pour eux incompréhensible et proprement scandaleux.

Saint Pierre reprend la même image en parlant du Christ : « On trouve dans l'Écriture : Voici que je pose en Sion une pierre angulaire, choisie et précieuse, et celui qui met en elle sa confiance ne sera pas confondu... mais pour les incrédules, la pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre de l'angle et aussi une pierre d'achoppement, un roc qui fait tomber. Ils s'y heurtent parce qu'ils refusent de croire en la parole. » (1 P 2, 6 - 8). Chez Matthieu et Luc, le même thème est repris sous une autre forme : « Heureux celui qui ne tombera pas à cause de moi, dit Jésus lui-même. » (Mt 11, 5 ; Lc 7, 23). Pour le dire autrement, heureux sont ceux qui ont eu le bonheur de s'ouvrir au mystère de Jésus et de

reconnaître en lui le Messie ; pour eux, le Christ est désormais le centre de leur vie ; au contraire, malheureux sont ceux qui, comme à Nazareth, se sont fermés à sa parole et à son action.

Curieusement, les plus proches ne sont pas les mieux préparés à faire le bon choix : Jésus, comme Ézéchiël (première lecture), comme Jérémie, comme tant d'autres avant lui, constate que nul n'est prophète en son pays : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa famille et sa propre maison. » On veut bien l'écouter mais on reste de marbre ; Ézéchiël traduit cette expérience du prédicateur déçu dans une phrase magnifique : « Ils viendront à toi comme au rassemblement du peuple ; ils s'assiéront devant toi, eux, mon peuple ; ils écouteront tes paroles mais ne les mettront pas en pratique car leur bouche est pleine des passions qu'ils veulent assouvir : leur cœur suit leur profit. Au fond, tu es pour eux comme un chant passionné, d'une belle sonorité, avec un bon accompagnement. Ils écoutent tes paroles, mais personne ne les met en pratique. » (Ez 33, 31-32).

Et cette indifférence des participants barre la route aux miracles : dans les chapitres précédents, Marc a noté à plusieurs reprises que miracle et foi vont de pair ; que ce soit lors de la tempête apaisée (4, 35 - 41), de la libération du démoniaque de Gérasa (5, 1 - 20), ou de la guérison de la fille de Jaïre et de l'hémorroïsse (5, 20 - 43). Ici, Marc retourne la proposition : là où il n'y a pas de foi, il ne peut pas y avoir de miracle.

Manifestement, Jésus ne s'attendait pas à cette réaction scandalisée, puisque Marc affirme : « Il s'étonna de leur manque de foi ». On peut déjà être surpris nous-mêmes que Jésus s'étonne : cela veut dire que, pour lui, tout n'était pas écrit d'avance ; d'autre part cet étonnement est mêlé de tristesse : un peu plus haut, devant une opposition semblable venant des Pharisiens, Marc a noté que Jésus était « navré de l'endurcissement de leurs cœurs » (Mc 3, 5). Au niveau de Jésus, cet épisode peu glorieux de Nazareth fait déjà pressentir la croix ; pour l'avenir, il préfigure le sort des prophètes de tous les temps, affrontés à une incroyance quasi structurelle.

Et pourtant, l'épisode se clôt néanmoins sur une petite lueur d'optimisme : même à Nazareth, dans ce climat d'hostilité, Jésus a pu quand même opérer quelques guérisons ; cela veut dire en clair que malgré toutes nos mauvaises volontés, tout espoir n'est jamais perdu !

* Si Jésus avait eu des frères de sang, on ne voit pas bien pourquoi il aurait confié sa mère à Jean.

